

Couvent de la Baie Saint-Paul.—M. Kane, notaire à la Baie Saint-Paul, nous prie de dire qu'il a plu à Son Excellence, le 10 du courant, de lui envoyer, pour le couvent en construction dans cette paroisse, une somme de £10, à laquelle l'honorable D. B. Viger a voulu ajouter £2 10s, et l'honorable D. B. Papineau £1 5s, le tout formant £13 15s.

M. Kane nous informe aussi que ce couvent, commencé le printemps dernier, est à trois étages, en pierre, et a 65 pieds de front sur 42 de largeur. Déjà, dès l'automne, il était couvert en planches et cela sans autres moyens que le zèle du vénérable curé, M. le grand-vicaire Chauvin, et des habitants de la paroisse.

Le besoin d'une semblable institution se faisait sentir dans le comté du Sagouéah plus peut-être que partout ailleurs, vu son éloignement de Québec et la difficulté des communications, et les braves habitants de la Baie St. Paul ont montré qu'ils savaient en apprécier les avantages. Leurs efforts méritent assurément d'être encouragés par tous les amis de l'éducation, de la religion et du pays, et nous espérons qu'il ne sera pas dit que lord Metcalfe et MM. Viger et Papineau soient seuls venus à leur secours.

Canadien.

—Nous avons annoncé dernièrement, l'arrivée de E. M. Leprohon, éc., de cette ville, parmi le nombre des passagers qui ont traversé l'océan sur le bateau à vapeur le *Great Western* parti de Liverpool le 19 du mois de mars dernier, et le temps ne nous permit pas alors d'annoncer le long voyage qu'il fit avec l'aînée de ses demoiselles, en parcourant les principales villes de l'Europe. D'après les informations qui nous sont parvenues, M. Leprohon s'embarqua pour le Havre, en France, vers le 25 d'octobre dernier, demeura plusieurs semaines à Paris, pour visiter ce que cette grande ville renferme d'intéressant tant par ses objets d'arts que par la magnificence de ses promenades et de ses édifices publics; ils se dirigent ensuite vers l'Italie, en parcourant les principales villes de la France, tels que, Melun; Montreuil où Napoléon fit abattre une partie du superbe pont construit en pierres, pour intercepter le passage des armées ennemies; puis les villes de Sens, Joigny, Auxerre, Lyon, où se trouve construite, sur une montagne voisine, la chapelle de Notre-Dame de Fourvières, qui, par son intercession, préserva cette ville du choléra, en 1832 et 1835. M. Leprohon, après plusieurs jours de séjour dans la belle, et industrielle ville de Lyon, se rendit à Marseille, pour s'embarquer pour l'Italie; il visita les villes de Gènes la superbe, en Sardaigne, Florence, dans le grand duché de la Toscane, Livourne, Rome, cette grande ville qui renferme tant de souvenirs, sur la passion de notre divin Sauveur, et sur les antiquités, des anciens Romains et de ses empereurs, tels que; la basilique de St. Pierre du vatican, de St. Jean de Latran, de Ste. Marie majeure, le Palais du Vatican, le Palais pontifical, sur le mont Quirinal, de Latran, etc. M. Leprohon eut le bonheur d'être introduit, avec sa Demoiselle, auprès du Souverain-Pontife; et le vit officier pontificalement le jour de la chandeleur, dimanche le 2 février dernier. Après être demeuré à Rome, plusieurs semaines, il se rendit à Naples, cette ville protégée de la nature, où l'hiver est inconnu, et où l'on trouve en abondance les fruits les plus délicieux; il monta sur le mont Vésuve, jusqu'à son cratère, visita les ruines des anciennes villes d'Herculanum et de Pompéi, où depuis environ quatre-vingts ans on a beaucoup travaillé à déblayer cette dernière ensevelie sous la lave brûlante du mont Vésuve, lorsque la trop fautive éruption de 79 eut lieu, ce qui permet au voyageur d'y parcourir plus de vingt rues larges, pavées de laves, avec des trottoirs sur les deux côtés; on peut visiter aussi plusieurs maisons, se promener sur deux théâtres, neuf temples, un amphithéâtre; faire le tour des murailles dont le développement s'étend sur deux mille de distance. Le voyage de ce citoyen respectable fut très heureux après une absence de six mois de sa famille auprès de laquelle il arriva en parfaite santé le 19 du présent.

Minerve.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—On lit dans l'*Ami de la Religion*:

« Les journaux de Paris commentent depuis quelques jours une nouvelle importante qui leur serait venue de Rome, en passant par la *Gazette d'Augustbourg*. La cour pontificale, sur la demande de l'une des grandes puissances d'Europe, serait intervenue, dit-on, pour empêcher l'établissement des Jésuites à Lucerne, et obtenir leur rappel des autres cantons de la Suisse.

« Nous pouvons affirmer que cette nouvelle est sans fondement. Une lettre particulière que nous recevons de Rome, d'un personnage éminent et très bien informé, nous apprend que la conduite du gouvernement pontifical, dans l'affaire des Jésuites de Lucerne, a été purement passive. Le Pape n'a jamais demandé ni conseillé au gouvernement de Lucerne de confier le séminaire de ce canton à la direction des Jésuites; il ne demandera pas davantage qu'on les en éloigne. L'autorité cantonale fera à cet égard ce qu'elle jugera conforme à ses droits ou plus utile à ses intérêts: il n'y aura point d'intervention de la part de la cour de Rome. »

—On mande de Rome que M. de Boutenief, ministre de Russie, a remis à plusieurs instituts romains, et notamment aux bibliothèques du Vatican et de la Propagande, de magnifiques exemplaires d'ouvrages qui, sur l'ordre de l'Empereur, venaient de lui être adressés par le ministre de l'instruction publique. Ce sont principalement des monuments de la plus ancienne littérature slave, parmi lesquels se distinguent, en première ligne, des exemplaires récemment reproduits à Paris aux frais de l'Empereur, de l'ancienne Bible *glagolitico slave*, qui se trouve au trésor de la métropole de Reims, et sur

laquelle les rois de France avaient coutume de prêter le serment de leur sacre. Parmi ces ouvrages se trouve aussi la collection gravée des médailles et monnaies historiques de Russie, par Mentzoff, les Annales historiques de l'empire, et les Dictionnaires ou Lexiques mongolo et Thibétano-germaniques publiés à Saint-Petersbourg par Schmidt. Ces offrandes impériales, magnifiquement ornées, ont été accueillies avec d'autant plus de satisfaction et de reconnaissance, que les bibliothèques romaines n'étaient rien moins que riches en livres slaves. On se demande quelles peuvent être les intentions du Czar en offrant au Saint-Père de si précieux souvenirs. Quelque-uns veulent y voir le gage, ou tout au moins l'indication d'un rapprochement possible entre le Saint-Siège et la Russie; et le départ de M. de Struve, qui a quitté Rome le 22 février, porterait à croire qu'il est chargé, comme on le lui aurait entendu dire, de faire de *vive voix*, à l'Empereur lui-même, des ouvertures qui tendraient à résoudre quelques-unes des complications si épineuses que les dernières années ont amenées entre Rome et Saint-Petersbourg. Mais il est peu à craindre que le Souverain-Pontife perde de vue l'avertissement du poète latin: *Timeo Danaos et dona ferentes*.

ESPAGNE.

—L'ordination qui a eu lieu dans la chapelle du Palais, à Madrid, a soulevé, comme de raison, des récriminations chez les journaux progressistes. Les radicaux de tous les pays prennent chaque jour un soin plus exact de se rassembler dans leur haine contre la liberté ecclésiastique.

Nous apprenons par d'autres feuilles que cette ordination ne comptait pas moins de 108 ordinands appelés aux divers degrés. Dix-sept diocèses, privés de leur évêques par la mort ou par la proscription, y avaient envoyé leur contingent. La jeune Reine s'est tenue deux heures à genoux pendant la cérémonie, et il a fallu les instances du patriarche élu des Indes pour faire asseoir la reine-mère. Dans le discours adressé par ce prélat aux deux reines et aux ordinands, on a entendu ces mots:

« Madame, voici aux pieds de Votre Majesté les ordinands de dix-sept églises orphelines, dont les évêques sont morts ou sont empêchés, les uns proscrits peut-être, les autres tombés victimes de la révolution. Regardez-les, Madame, etc... »

Ces paroles ont causé dans l'assemblée une profonde émotion.

ALLEMAGNE.

—La presse d'Allemagne et de France a été un moment occupée de l'annonce d'un changement important dans les institutions de la Prusse. Le démenti à peu près officiel qui a été donné à ces nouvelles ne suffit point pour les faire tomber dans l'oubli. De pareilles rumeurs sont souvent des pronostics lointains, et, dans tous les cas, elles sont l'indice d'un travail profond dans les esprits. Un de nos correspondants d'Allemagne nous adresse à ce sujet une lettre que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs:

« Berlin, 19 février 1845.

« Deux choses préoccupent aujourd'hui tous les esprits sérieux en Allemagne; savoir, l'état politique de la Prusse, et la fermentation religieuse, toujours croissante dans toutes les parties de la Confédération allemande. La situation de la Prusse devient de jour en jour plus inquiétante. Il s'y manifeste, et cela particulièrement dans les anciennes provinces qui forment pour ainsi dire le noyau de la monarchie, un esprit turbulent d'insoumission et d'outrecuidance qui ne s'était jamais vu. Le Gouvernement y est tombé dans une déconsidération incroyable. Les organes du Pouvoir sont divisés en deux classes, dont l'une se porte à la tête du mouvement populaire, en insurrection patente contre les volontés du souverain, entretient et excite le mécontentement le plus qu'elle peut, tandis que l'autre, méprisée et haïe, se retranche dans un servilisme abject. Le Gouvernement ne peut faire un pas sans exciter des clameurs, sans amener quelque manifestation bruyante de cet esprit présomptueux d'innovation, qui tend impatiemment de tous côtés à rompre les dignes de l'ordre établi. A la moindre intention qu'il manifeste d'essayer quelque mesure sérieuse de réforme, un public indocile se dresse pour lui en arracher l'initiative et le pousser vers des écueils; et plus il tâche, effrayé de ces symptômes de désordre, de marcher terre à terre et de se tenir dans le cercle étroit de quelques améliorations partielles, comme il l'a fait dans les propositions qu'il vient de soumettre aux États provinciaux, plus il aiguillonne l'impatience de ses sujets, qui se détournent de lui avec mépris et indignation. Il n'est pas étonnant que sa marche devienne de jour en jour plus incertaine et plus vacillante. Les bruits répandus naguère d'une constitution qui allait être publiée, bruits accrédités par le silence des autorités, ont porté cette esbervescence à son comble. Il est impossible que le Roi résiste longtemps encoré aux efforts réunis de tous les organes de l'esprit public et aux motifs si pressants d'ailleurs qui le poussent à cette mesure. Les engagements solennels pris à cet égard en 1815, et les besoins urgents du Trésor, surtout pour l'exécution des chemins de fer, qui sont une nécessité irrésistible de l'époque, ne lui laissent point d'autre issue. Mais c'est alors que la crise se déclarera. Rien de plus incompatible, de plus hétéroclite en soi que les éléments dont se compose cette monarchie. Les populations de l'Etat, de la Silésie et de la Pologne, et celles de l'Ouest, de la Westphalie et des bords du Rhin, soumises contre leur gré à l'aigle prussienne, catholiques et longtemps froissés dans leurs sentiments religieux, pleines outre cela d'une profonde répugnance, pour ne pas dire hostilité, contre la nationalité prussienne et sa bureaucratie, ne marcheront jamais d'accord avec les habitants de Brandebourg, de la Poméranie et de la Saxe. Leur donner voix au conseil, c'est les mettre en état de guerre ouverte et perpétuelle les uns avec les autres. Et où puiser une force suffisante pour les retenir dans l'orbite de la